

Reclaim the Climate - *Féminismes et écologie*

Dans cet épisode, Julie Lebrun reçoit Myriam Bahaffou et Fanny Lajarthe, toutes deux chercheuses et activistes en France et en Belgique, pour aborder la question des liens entre féminisme et écologie. Dans l'introduction [00 :23 ► 8 :15], on se présente et on présente les raisons qui nous ont amenées à vouloir lier ces deux problématiques. Ensuite, on parle des liens entre les deux, d'écoféminisme et de la reproduction des dominations dans les espaces militants écologistes.

1. Quels sont les liens entre féminisme et écologie ? (8 :15 ► 31 :01)

Il y a de multiples façons d'aborder les liens entre féminisme et écologie car ces liens sont à la fois structurels, individuels, collectifs, historiques, philosophiques... le podcast durerait 3h si on les énumérait tous, même si en général on en a très peu conscience.

L'un des points de départ est que le patriarcat et la masculinité hégémonique sont l'un des moteurs principaux du changement climatique, qui se reflète notamment dans une idée du progrès sans fin qui a à l'encontre des limites écologiques. Une autre façon d'aborder les choses est de relever la dimension genrée de l'empreinte carbone, ou de l'adaptation face aux catastrophes écologiques. Mais surtout, et c'est peut-être le plus important, les femmes ont toujours été à l'avant-garde de la plupart des luttes écologistes : on peut penser à l'influence de Rachel Carson sur la pensée écologiste dans les années 1960, au mouvement Chipko en Inde contre la déforestation dans les années 1970, au mouvement anti-nucléaire des années 1980 aux Etats-Unis... Les femmes se sont toujours impliquées au niveau individuel ou collectif pour leur survie et celles des personnes autour d'elles, pour avoir un environnement sain et parfois protéger leurs enfants. L'idée derrière ces luttes était de créer des espaces pour dénoncer une certaine attitude agressive envers le vivant, portée par un idéal de virilité, qui est à la source du problème écologique. On peut aussi voir les liens entre féminisme et écologie dans la construction de ce que sont la masculinité et la féminité : la construction du genre s'est vraiment faite en fonction de la nature et de notre relation à la nature et au vivant. On peut donc se demander quoi faire avec ces constructions : faut-il les abolir ? faut-il tendre vers plus de féminité ?

On parle ensuite de nos sentiments face à l'écologie, en abordant la question du désespoir face aux désastres écologiques : l'écologie est une problématique féministe, dans la mesure où elle est vraiment reliée à l'empathie et aux émotions. Pourtant, il y a un manque au niveau politique sur ce rapport entre émotions et écologie. Les discours et les luttes écologistes sont vraiment marquées par la rationalité, c'est-à-dire qu'on se réfère très souvent à des chiffres, des articles, des climatologues etc. Ceci est lié à l'histoire du mouvement écologiste dans les pays du nord, qui s'est développé en corrélation avec les travaux scientifiques de l'époque : pendant tout un temps, le défi était par exemple pour le mouvement climatique de prouver l'existence du changement climatique pour légitimer sa lutte. L'un des problèmes posés par ces discours rationnels est que, lorsqu'on parle de réduction d'émissions de gaz à effet de serre ou d'empreinte carbone, on devient élitiste et on ne touche pas tout le monde, et surtout pas les personnes premièrement concernées par les problématiques climatiques. Donc il est grand temps de changer le narratif.

2. Qu'est-ce que l'écoféminisme ? [31 :01 ► 41 :59]

La plus grande difficulté de l'écoféminisme, c'est de le définir, parce que c'est justement sa diversité qui fait sa richesse. On pourrait parler d'écoféminismes au pluriel car c'est un mouvement très éclaté. C'est un mouvement qui date des années 1970 : le terme est né sous la plume de Françoise d'Eaubonne en 1974 qui a montré qu'il fallait penser l'autonomie des femmes et qu'il fallait des luttes de femmes pour répondre aux problèmes écologistes. Le mouvement a aussi des racines pacifistes, puisqu'il s'est vraiment déployé dans les années 1980 dans le mouvement anti-nucléaire américain (avec des slogans tels que « *take the toys from the boys* »). Cependant, il y a des mouvements que l'on peut qualifier d'écoféministes mais qui ne se définissaient pas forcément comme tel, et il faut les compter dedans sinon l'écoféminisme reste un mouvement blanc occidental. La catastrophe écologique qu'on connaît est extrêmement liée au contexte colonial et oublier cela, et faire comme si l'écoféminisme était un mouvement de femmes blanches, cela tend à gommer une des vraies problématiques de la catastrophe écologique qu'est la colonisation. Il y a eu des écoféministes en Amérique-Latine, en Inde, en Afrique, en Asie... il y a plein de lieux dans le monde où des femmes se sont mobilisées en faisant les liens entre destruction du vivant et oppressions des femmes... parce qu'elles étaient paysannes, agricultrices, mamans, parce qu'elles devaient assurer un rôle domestique. Montrer cela, c'est adopter une vision décoloniale de l'écoféminisme.

On a aussi des courants écoféministes qui ont ravivé une spiritualité féminine et/ou féministe, des mouvements écoféministes qui ont remis en cause la question de la consommation des animaux, la binarité homme-femme ou le rapport à la science, d'autres qui ont adopté une perspective plus matérialiste. L'écoféminisme, ce sont des luttes de femmes avant tout : il n'y a pas de manifeste, ce n'est pas un bouquin... ce sont des femmes qui, dans différents endroits du monde, ont commencé à se poser des questions sur leur identité de genre et la destruction de la nature et du vivant. L'idée générale sous-jacente, c'est que le patriarcat ne pourrait pas exister sans exploiter les femmes et la terre, et à partir de là, c'est ouvert à tout. Les écoféministes ont aussi inventé des nouvelles façons de militer, plus artistiques, plus corporelles, elles ont créé des sanctuaires. L'écoféminisme est un lieu de création, et il faut faire attention à la récupération de ce mouvement par le grand capital. Parce que l'écoféminisme, c'est une révolution.

3. On parle ensuite de la place des femmes et de la reproduction des dominations dans les espaces militants écologistes [41 :59 ► 1H11]

Cette reproduction des dominations prend plusieurs formes : une mauvaise répartition de la parole, la valorisation d'une approche virile de l'activisme et d'un certain héroïsme machiste, ou encore un certain dédain pour les émotions, la vulnérabilité et le soin de la communauté. Mais surtout, les espaces militants écologistes sont souvent caractérisés par une mauvaise réception de la critique (qu'elle soit queer, antiraciste ou féministe) quand elle est formulée. Ceci est lié à une hiérarchisation implicite des luttes, c'est-à-dire à l'idée selon laquelle la lutte écologiste serait uniquement vouée à « sauver la nature ». Ceci est également lié à une incapacité de reconnaître l'existence même des dominations et d'un point de vue situé en fonction de notre place dans la société, de nos identités et de nos privilèges. Il est plutôt rare de voir des groupes écologistes qui s'engagent dans des processus de déconstruction des privilèges et de déconstruction des identités.

Cette hiérarchisation des luttes est aussi liée à une incompréhension de ce qu'est le problème du changement climatique. Le changement climatique n'est pas un problème technique, il n'est pas un problème de réduction des émissions de gaz à effet de serre. Si on part du principe que le changement climatique est un problème fondamentalement social et humain, et qu'il ne peut être compris et combattu qu'en prenant en compte ses moteurs structurels (que sont le capitalisme, le patriarcat, le colonialisme etc.), l'on comprend mieux également pourquoi il est vraiment urgent de se défaire des rapports de domination dans les espaces militants. Parce que cela pose la question

épineuse de savoir à quel point on peut vraiment combattre les inégalités dans la société si on les autorise dans les espaces militants, à quel point on peut vraiment abattre un système capitaliste, patriarcal, raciste, si on reproduit certaines de ses pires pratiques à notre petit niveau... parce que c'est toute une lecture politique qui est en jeu.

Mais comment faire ? Il est pour nous nécessaire de créer des espaces en non-mixité entre femmes, mais aussi entre personnes racisées ou entre personnes queer (parce que des fois on peut se sentir plus proche d'une personne socialisée différemment du point de vue du genre mais de manière similaire au niveau de la race). En tant que femmes, on n'a pas forcément le même vécu : la dimension de la race peut-être très décisive et très structurante. Le concept de non-mixité permet de créer des espaces sans faire de pédagogie et de cocréer des choses en ayant situé notre identité. La non-mixité permet aussi de libérer la parole, de se rendre compte que certaines expériences qu'on vit sont en réalité des injustices : si les ces cercles en non-mixité permettent une verbalisation de l'oppression, ils permettent surtout la création de solutions entre personnes concernées, car elles sont libérées de tout ce travail de pédagogie aux personnes qui sont dans des positions dominantes et auxquelles elles doivent faire face tous les jours (ce travail de pédagogie pouvant être d'ailleurs être très usant au quotidien). La non-mixité est une force de création et permet de créer des choses subversives. La mixité n'est pas un bon terrain pour commencer, surtout si les femmes ne veulent pas prendre la charge d'organiser le groupe de la façon la moins discriminante possible. On conseille donc d'essayer de faire partie de cercles en non-mixité autant que faire se peut.

La critique qui est souvent faite à la non-mixité - qui est d'ailleurs souvent une critique d'hommes (ou de personnes blanches envers les collectifs antiracistes), c'est le risque de communautarisme ou de séparatisme. Mais c'est oublier qu'on a des échanges en permanence avec les autres. De plus, le séparatisme est une forme de mobilisation politique à part entière. Une autre critique sur la formation de communautés séparatistes, c'est de savoir où est le changement sociétal là-dedans, mais peut-être que la multiplication de communautés séparatistes peut faire changement sociétal. De plus, beaucoup de cercles non-mixtes n'ont pas vocation à le rester : la non-mixité peut parfois aussi aider des groupes mixtes qui font face à toute une série de problèmes liés à la reproduction des oppressions à définir ce qui pourrait être des solutions pour éviter de les reproduire. Dans cette idée, l'un des premiers pas pour contrer la reproduction des dominations dans les espaces militants mixtes est déjà de reconnaître que c'est un problème qui nécessite une réponse collective. Cependant, il faut aussi admettre que seules les personnes qui s'identifient comme femmes peuvent définir leurs besoins, même si l'on reconnaît qu'il est difficile de parler d'une catégorie « femmes » tant il y a une diversité des expériences liées à l'intersection de multiples oppressions. Ainsi, différentes formes de réponses collectives peuvent être amenées, comme la mise en place de mécanismes pour assurer une meilleure répartition de la parole ou des tâches.

4. Et on finit par des recommandations [1h11 ► 1h16]



Les bandes-dessinées [Grandeur et décadence](#) (de Liv Strömquist) et [On a Sunbeam](#) (de Tillie Walden)



Les livres [De la marge au centre : théorie féministe](#) (de Bell Hooks) et [Un appartement sur Uranus](#) (de Paul B. Preciado)



Le documentaire [« Ni les femmes, ni la Terre »](#) (de Marine Allard, Lucie Assemat & Coline Dhaussy)